

## Laval théologique et philosophique



# Pensée et « réalités » scientifiques (II) Les implications épistémologiques et noético-ontologiques de leurs rapports spécifiques

Jean-Dominique Robert

Volume 29, numéro 3, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020372ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020372ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, J.-D. (1973). Pensée et « réalités » scientifiques (II) : les implications épistémologiques et noético-ontologiques de leurs rapports spécifiques. *Laval théologique et philosophique*, 29(3), 291–305. <https://doi.org/10.7202/1020372ar>

# PENSÉES ET « RÉALITÉS SCIENTIFIQUES »\*

Les implications épistémologiques et noético-ontologiques de leurs rapports spécifiques

Jean-Dominique ROBERT

## 9. Rapports entre « signes » et « activités créatrices ».

Par contre, il est nécessaire d'insister ici sur les problèmes en jeu dans les rapports impliqués par la mise en relation des signes et des activités créatrices.

Une caractéristique du signe pris dans la matérialité de son incarnation, si l'on peut dire, est de pouvoir être confié aux machines. On y a fait déjà allusion plus haut. Le propre du signe, ainsi traité, est donc de pouvoir être manipulé comme à vide et sans intervention actuelle d'une activité créatrice de l'esprit. On doit en tirer des conséquences relatives aux rapports signes-réalité.

L'essentiel est de voir combien, grâce aux signes (incarnations des instruments de pensée), des processus complexes vont pouvoir s'effectuer « à la place de l'esprit » et sous des modalités différentes de celles qui caractérisent les activités de la pensée.

Or, de ce fait, il semble que s'épaissit encore, si l'on ose dire, le réseau instrumental dont la pensée se sert pour atteindre le réel. La distance se fait encore plus grande, par conséquent, entre les procédés d'évolution et d'effectuation de la réalité dans son dynamisme interne et les procédés d'évolution et de réalisation propres aux outils qui s'y rapportent.

Si bien qu'on peut *a priori* prévoir un profond décalage entre les deux types de processus, et l'impossibilité d'imaginer entre les deux une correspondance « terme à terme » comme dans la défunte théorie du parallélisme psycho-physiologique.

*A priori* il ne peut pas y avoir correspondance terme à terme, parce que les termes, dans chacune des deux séries, sont *incommensurables* : comment, en effet, faire correspondre une impulsion électrique de la machine et l'intentionnalité d'une pensée, ou un « moment évolutif de pensée » au procédé d'effectuation d'un mouvement physique, par exemple ? Les unités sont dans les trois cas *incommensurables*. Comment en douter ?

---

\* Voir la première partie de cette étude dans *Laval théologique et philosophique*, vol. XXIX, 1973, pp. 165-186.

Et, cependant il est possible de mettre en *rapport de globalité* l'ensemble des calculs effectués par la machine et la *globalité d'un phénomène* dont il est la *traduction* mathématique, ou logico-mathématique, s'il s'agit de structures formelles.

De plus, entre le signe et l'activité de pensée, peut s'instituer un rapport plus direct, en ce sens que la négativité d'une opération de l'esprit pourra s'exprimer par le signe négatif, confié « aux bons soins » de la machine.

En bref, on peut donc dire : l'indépendance du signe manipulé par la machine ne fait que montrer, en pleine lumière, le décalage entre lui et la pensée et donc, en conséquence, entre lui et le réel. Or, *malgré tout cela*, il faut continuer à poser une *relation* entre *signe* et *réalité*. C'est ce que nous allons essayer de montrer à présent.

#### 10. *Rapports entre « signes » et « réel ».*

On se souvient sans doute de l'insistance avec laquelle nous avons souligné les caractéristiques du signe, en tant qu'incarnation nécessaire des instruments de pensée où le sujet est par excellence, créateur, constructeur des outils grâce auxquels il vise le réel.

Il faut, à présent, apporter la contre-partie : les signes, tout comme les instruments de pensée dont ils sont l'incarnation, tout comme ces activités de pensée qui engendrent ces derniers, sont *en dépendance du réel*.

Ce faisant, nos réflexions pourront corroborer celles que nous avaient suggérées les problèmes posés par les rapports entre instruments de pensée et réalité. On y trouvera d'ailleurs l'affrontement entre un certain nominalisme scientifique et des positions qui le mettent en échec par les seules questions qu'elles lui posent et qui le forcent de sortir de son agnosticisme ; dès là du moins qu'il tente d'y répondre — *ne fût-ce qu'en défendant sa propre position*.

Notons d'abord que cette dépendance peut être *fort* indirecte : en ce sens qu'il peut s'agir d'abord d'une nécessité d'effectuer une activité de pensée dirigée « sur le réel » pour pouvoir ensuite — et seulement alors —, faire porter la réflexion de l'esprit sur les structures de son activité, vidées de tout contenu, c'est-à-dire, ici, de toute référence à une réalité qui a permis la mise en branle de l'activité créatrice des structures purement formelles.

Dans ce premier cas, se pose alors — et nécessairement — le problème du rapport entre ce qui paraît pur *construit* et, par exemple, la perception du monde réel, ou une certaine *intuition* qui reste à la base de l'effectuation des structures purement formelles. Celles-ci n'en gardent cependant plus trace, une fois qu'elles sont « constituées », *en elles-mêmes et pour elles-mêmes*.

C'est alors que se pose le grave problème des rapports entre la logique et les mathématiques, entre l'activité créatrice des structures purement formelles et le *champ mathématique pur*, qui les dépasse toujours et qui est comme le réservoir sur lequel est « branchée » l'activité mathématique créatrice.

À moins d'en rester à un travail purement technique et sans donc en chercher les implications d'ordre épistémologique, il semble bien impossible, ici, de ne pas se poser la question du rapport entre l'activité créatrice des structures formelles (et des signes où elles se matérialisent visiblement) et la « *réalité mathématique* » qui les déborde.

On peut désigner cette dernière comme le *champ mathématique virtuel*, non actualisé encore, mais qui reste un point nécessaire de référence, si le mathématicien veut garder la *fécondité*. Il y aurait donc là, perceptible, la dépendance de l'activité créatrice d'instruments et de signes à l'égard d'une certaine *réalité mathématique* par laquelle elle est *dominée* et en fonction de laquelle elle engendre des richesses inépuisables. Une telle possibilité semble donc bien dépendre d'autre chose que de l'esprit : d'un « objet mathématique » dont la nature même pose les problèmes noético-métaphysiques *les plus délicats*.

Cet aspect de *dépendance* des signes, de l'activité créatrice et de ses instruments de pensée à l'égard du réel apparaît encore plus évident quand, des sciences purement formelles, on passe aux disciplines se rapportant au monde de la physique, de la biologie ou des sciences de l'homme.

Dans ce dernier cas, on le sait, la notion de structure, comme instrument de l'esprit visant le réel, est, aujourd'hui, au premier plan. C'est donc, une fois de plus, à la notion de *structure-modèle*, incarnée dans des signes de type logico-mathématique, que nous allons nous référer, afin de voir s'il faut penser que tout le formalisme incarné dans des signes ne peut être que pur instrument de prévision, et *rien de plus*.

Nous avons, antérieurement, présenté la position nominaliste (d'un *Boudon*, par exemple), en insistant sur le fait que, pour lui, il n'y a pas de structure « dans le réel », et que celle-ci est *uniquement* un « instrument », dont il est sans intérêt de chercher la correspondance avec le réel. Mieux : mettre dans la réalité des structures correspondant, d'une manière ou d'une autre, aux structures-modèles, n'a *aucun sens*.

Cependant, si l'on peut croire que beaucoup de scientifiques et d'épistémologues vont dans ce sens, il en est d'autres qui s'en détournent *en protestant énergiquement* : il y a des structures *dans le réel*, et elles doivent avoir *quelque rapport* avec les modèles ; sans quoi ceux-ci n'auraient aucune valeur.

On sait que l'emploi de la structure a été importé en ethnologie de la linguistique. C'est de l'ethnologie qu'il est passé en sociologie, comme telle. En conséquence, prenons d'abord à témoin un linguiste, pour voir si les choses relatives aux structures-modèles sont aussi simples qu'un certain *nominalisme* (doublé souvent d'un formalisme) voudrait nous le faire croire.

*M. André Martinet*, dans *Langage et Fonction*<sup>11</sup>, consacre un chapitre fort révélateur au thème : *Réalisme et formalisme* en linguistique. Pour ce qui regarde notre problème, voici l'essentiel :

1° Contre certains abus engendrés par l'exclusivisme des « descriptivistes » contemporains, il apparaît que « la prise de conscience de l'extrême importance de la fonction en linguistique conduira normalement à un plus grand respect de la réalité » (*op. cit.*, pp. 11-12).

11. Paris, Denoël-Gonthier, 1969.

2° C'est qu'en effet il existe « une *réalité* proprement linguistique », à l'égard de laquelle « la fonction fournit au linguistique une échelle de valeurs qui résistera obstinément à toute tentative de la part du théoricien pour soumettre les *faits* aux exigences d'une méthode » (p. 12).

3° Signalons, en passant, que cette réalité spécifique combine signifiants et signifiés et qu'elle est « distincte à la fois des réalités phoniques et des réalités mentales » (p. 88).

4° Cette « réalité linguistique » est (par ailleurs) beaucoup plus complexe et bien moins homogène que beaucoup de descriptivistes ne seraient tentés de l'admettre. On la rencontre souvent inextricablement mêlée à d'autres aspects de la *réalité* au sein de laquelle elle finit par se perdre, ce qui explique pourquoi il a fallu si longtemps pour que la linguistique acquière son autonomie. (p. 13).

5° C'est ce qui explique qu'à présent, voulant préserver cette autonomie, le linguiste est tenté de « procéder arbitrairement et d'établir des distinctions bien tranchées, même là où il n'est pas sûr de fait » (p. 13).

6° Il se produit alors ceci : c'est que le linguiste acquiert « la pénible impression qu'il déforme ainsi plus ou moins le tableau qu'il est en train de tracer ». Or, poursuit M. Martinet (et c'est là ce qui importe ici pour nous), « il peut, de là, arriver à la conclusion qu'il *n'existe pas de "structure" dans la langue elle-même* ». Ce qu'on appelle ainsi ne serait donc « rien d'autre qu'un cadre inventé par les linguistes pour les aider à classer les faits ». D'où la conclusion : « un structuraliste ne serait pas celui qui *découvre* les structures, mais celui qui les *imagine* » (p. 13).

7° Une telle attitude « est évidemment une attitude *extrême*, mais elle éclaire la position plus répandue de ces linguistes qui, au minimum, ne postulent pas l'existence réelle d'une structure ». Ainsi donc, « pour eux, la structure ne serait pas *dans la langue* mais *dans l'esprit* du descripteur ; elle ne serait donc qu'un cadre simple et commode qui aiderait à présenter les faits (pp. 13-14). (*À souligner* : le mot « commode ». Le mettre en rapport avec son usage dans le *conventionnalisme de Poincaré*).

8° C'est là ce qu'on peut appeler le point de vue formaliste « extrême », qui « se retrouve dans la manière dont la plupart des descriptivistes contemporains envisagent les problèmes linguistiques ; encore qu'ils ne soient ouvertement soutenus que par une poignée de théoriciens pour qui la cohérence est une exigence fondamentale » (p. 14).

9° « À l'opposé, le point de vue *réaliste* » entend bien que « la structure soit un trait de la *réalité linguistique* ». Pour lui, « dans une langue, la structure ne se manifeste, en quelque sorte, que comme un aspect de son fonctionnement », et, comme on le disait en commençant : « la fonction est le critère de la réalité linguistique » (p. 14).

10° Pour prendre un exemple concret : le phonème, il faut dire qu'il « *correspond* réellement » à un aspect défini « de la *réalité linguistique* telle qu'elle apparaît dans le *comportement des locuteurs* » (p. 14).

11° Plus largement, on peut dire que les concepts de la linguistique n'ont de valeur « *que* dans la mesure où ils *correspondent vraiment* » à la réalité linguistique (p. 14).

Il faut bien avouer qu'un tel texte est des plus révélateurs — comme nous l'avions annoncé ! En effet :

a) Une réalité est posée comme *donnée* : la réalité linguistique, qui se manifeste dans le comportement des locuteurs, à *qui sait*, du moins, *en analyser les aspects*.

b) Muni de l'instrument d'analyse adéquat, il est, *donc*, question de « découvrir » les structures. Elles sont *donc* « dans la langue », et non pas *uniquement* « dans l'esprit » du linguiste qui les aurait *imaginées*.

c) Dans une telle optique — qui se qualifie elle-même de « réaliste » —, on en arrive tout naturellement à penser qu'il y a correspondance entre structures dégagées et la réalité linguistique totale. Elles en sont un « trait ».

Si l'on compare une telle description de la structure et la problématique qu'elle implique, on se trouve dans un contexte alors *totalement différent* de celui de M. Boudon.

Dans un cas comme dans l'autre, évidemment, l'activité créatrice de la pensée dans la constitution de « ce qui fait » une structure n'est pas remis en doute. On *n'intuitionne pas* les structures pour M. Martinet pas plus que pour M. Boudon ! Ce que le premier appelle la *découverte* de la structure dans la réalité linguistique totale implique une analyse structurale des plus contraignantes ; elle n'équivaut donc pas à une simple « imagination » des structures comme cadres pratiques et commodes d'exposition des faits linguistiques. Elle est *autre chose* qu'une simple « hypothèse » — cette hypothèse, précisément, dont M. Boudon rapproche la structure, et qui en fait un pur *instrument* de recherche. Inutile, dans ce dernier cas, de parler de correspondance entre *structures-modèles* et *structures du réel*. Le réel sous le modèle reste inconnu. On peut seulement, grâce à lui, agir à l'aveugle sur le réel, et, donc, le manipuler sans savoir pourquoi il est manipulable par nos instruments de pensée...

On se croirait en pleine dispute relative aux universaux, et l'on retrouve, avec l'agnosticisme nominaliste à l'égard de l'universel, l'opposition du réaliste, pour qui l'universel est *fondé dans le réel*. Et, pour peu que l'on commence à discuter du *fondement même* des structures et de leur rapport corrélatif, tant à l'esprit qui les découvre, qu'au réel qui les incarne, on verrait peut-être resurgir, sous de nouveaux traits, un platonisme impliquant une certaine transcendance des structures par rapport *tant* à l'intelligence *qu'au réel* !

Mais, laissons ces considérations prématurées, et revenons à la notion de structure telle qu'elle est employée en ethnologie (ou, si l'on préfère, en anthropologie) chez Lévi-Strauss, afin de voir si la structure y est *aussi pure et simple modèle* qu'on ne le croit parfois et que Lévi-Strauss lui-même le laisserait penser, dans *certain*s de ses écrits tout au moins.

On se souvient de la manière dont M. Pouillon se faisait l'interprète nominaliste de la structure chez Lévi-Strauss. Voyons, par contre, ce qu'en pense un de ses interprètes autorisés : M. Yves Simonis.

Nous suivons ici l'exposé du cinquième chapitre de *Claude Lévi-Strauss ou la « Passion de l'inceste »*<sup>12</sup>, intitulé : *La constitution de la méthode et ses problèmes* (pp. 168-223). Essayons donc ici de faire ressortir les éléments importants *relatifs à notre problème*.

12. Paris, Aubier, 1968.



1° Citant Lévi-Strauss lui-même, M. Simonis écrit : « Le principe fondamental est que la notion de structure ne se rapporte pas à la réalité empirique, mais aux modèles construits d'après celle-ci » (p. 168). En fonction d'une telle phrase, on pourrait (et c'est peut-être cela qui fait que l'on tire Lévi-Strauss vers un pur nominalisme?) penser que la structure ne se rapporte *pas du tout* à la réalité empirique. Or, il est beaucoup plus juste de voir dans la phrase incriminée (ou, au contraire pleinement acceptée) l'*indication* que la structure ne se rapporte à la réalité empirique que *médiatement*, c'est-à-dire par le truchement des modèles. Or, c'est bien ce que semblent indiquer d'autres citations de Lévi-Strauss. En effet :

2° Il ne faut pas confondre, écrit Lévi-Strauss, les notions de « structure sociale et de relation sociale ». En effet, « les relations sociales sont la matière première employée pour la construction des modèles qui rendent manifeste la structure sociale elle-même » (cité p. 168).

3° Donc, « on construit des "modèles" d'après la réalité empirique, écrit M. Simonis, mais ils ne s'y réduisent pas ». Or, ce sont ces modèles, une fois construits « qui font l'objet des analyses structurales » (p. 170). En d'autres termes, « par le "modèle" on a donc accès à la structure » (p. 171).

4° Ce qu'il faut bien percevoir ici c'est que quand on parle de « structure sociale » en parlant des modèles on ne parle pas encore du « structural inconscient ». La « structure sociale », alors, est « un système de symboles élaborés à partir de la réalité empirique » ; lesquels systèmes ont cependant « une *relation* à la structure inconsciente de notre esprit » (p. 171). En d'autres termes encore, « parce qu'il est un système de symboles, on a accès, par le modèle, à la structure *inconsciente* » (p. 171). Et c'est dans ce cas seulement que le modèle mérite le nom de structure, précise M. Simonis.

5° On voit, dès lors, combien est complexe le problème des rapports *réalité empirique* (ou relations sociales), *modèle*, *structure inconsciente*, chez Lévi-Strauss, et, comme l'indique parfaitement bien M. Simonis, toute la question est alors pour ce dernier d'éviter le *formalisme* des modèles. En d'autres termes : « comment (chez lui) rapprocher la réalité empirique, les modèles et la structure inconsciente, en sorte qu'ils bénéficient tous d'une même lumière ? » (p. 172).

6° On se rend compte alors que tout l'art est de revenir incessamment de l'une à l'autre des opérations suivantes : d'une part, celle qui est constituée par « l'observation des faits et l'élaboration des méthodes permettant de les utiliser pour construire des modèles » (p. 172) et, d'autre part, celle qui consiste dans « l'expérimentation des modèles » — c'est-à-dire « l'ensemble des procédés permettant de savoir comment un modèle donné réagit aux modifications, ou de comparer entre eux des modèles de même type ou de types différents » (p. 173).

7° Pour achever d'éclairer les choses — dans la mesure du possible, car on en voit la complexité —, il est bon de noter encore, avec Lévi-Strauss, : « un modèle quelconque peut être conscient ou inconscient, *cette condition n'affecte pas sa nature* » (p. 173). De plus, il faut ne pas perdre de vue, comme dit M. Simonis, que « les modèles construits de l'observateur ou bien ceux que les sociétés observées se sont donnés, sont souvent des réinterprétations, véritables obstacles à la recherche des *vrais modèles*, encore que ce ne soit pas toujours le cas » (p. 173).

8° Nous voici donc, à présent, en face du concept de *vrais modèles*, opposés aux modèles qui sont des obstacles à les découvrir ! Mais ce qui est plus capital encore est de mettre en lumière, avec M. Simonis, le fait que « l'aspect structural des modèles ne peut être tiré de la réalité empirique à partir d'où l'on construit des modèles ». En effet, « il faut remonter à la structure de l'esprit » (p. 175). Dans ces perspectives donc, comme le note toujours M. Simonis, « il semble que ce soit précisément *parce que* les modèles sont d'abord *construits*... qu'ils portent structure, témoins de la structure de l'esprit » (p. 175).

9° « En prenant comme point de départ de ses recherches l'étude de la structure des modèles, le structuralisme (de Lévi-Strauss) s'écarterait donc inévitablement de la *réalité vécue*, du *concret*..., pour se consacrer à l'étude des formalismes, puisqu'un modèle est toujours d'abord une abstraction lointaine de son contenu » (p. 186). Comment, dans ce cas, éviter le formalisme *pur et simple*, c'est là tout le problème de Lévi-Strauss à l'exposé duquel M. Simonis se consacre ensuite. Nous ne le suivrons pas dans le détail. Ce serait ici chose impossible, mais nous devons en rappeler la conclusion en fonction de notre problème ; celui du nominalisme pur et simple, vers lequel on tire parfois Lévi-Strauss.

10° M. Simonis entend démontrer que Lévi-Strauss a dépassé le formalisme. Ce dernier le fait et peut le faire, *parce qu'il* réfère toute structure à l'inconscient de l'esprit ; ce qui pose évidemment plus d'un postulat de *nature philosophique*, sur lesquels nous ne voulons pas ici nous attarder. L'essentiel est peut-être de bien souligner que, dans la problématique de Lévi-Strauss, ce qui est mis parfaitement en lumière c'est que la conscience doit accepter, enfin, que « ses propres produits "signifient" plus que ses intentions ne le laissent soupçonner » (p. 197). Et c'est, en fait, parce que Lévi-Strauss s'est éloigné d'une analyse de type phénoménologique qu'il a été en mesure de montrer tout ce que ne pouvait pas apercevoir une telle analyse (cf. pp. 197 et ss.).

Que ces deux types d'analyse (structurale et phénoménologique) doivent se compléter est un aspect des choses qui ne doit pas être traité ici. Aussi nous allons donc en revenir à la notion de structure, telle que l'explique M. Simonis, une fois qu'il a démontré que Lévi-Strauss échappait bel et bien au péril du formalisme.

Une première formule de Lévi-Strauss lui-même, datant de 1960, est la suivante : « La structure n'a pas de contenu : elle est le contenu même, appréhendé dans une organisation logique conçue comme *propriété du réel* » (p. 202). Et M. Simonis commente en disant : « Seules existent des structures, tout contenu est ou bien inexplicable ou bien explicable en terme de construction structurale. Il n'y a d'explication scientifique possible que dans cette voie » (p. 202).

En conséquence, comme le dit lui-même Lévi-Strauss, dans *Le cru et le cuit*, en 1964 : « La méthode que nous suivons n'est légitime qu'à condition d'être exhaustive... Ou l'analyse structurale réussit à épuiser toutes les modalités concrètes de son objet, ou on perd le droit de l'appliquer à l'une quelconque de ses modalités » (cité p. 202).

Dans un tel contexte, on peut comprendre que Lévi-Strauss dise que les structures sont *êtres* « à la fois empiriques et intelligibles » (p. 206), puisque la structure est le contenu lui-même ; que celui-ci est appréhendé dans une organisation logique et que cette dernière, enfin, est conçue comme une propriété du réel !



Cependant qui ne voit le *postulat* qu'une pareille description de la structure suppose? Comme le souligne M. Simonis, « pour M. Lévi-Strauss, la *seule* possibilité d'une relation pensée-monde est que la structure des choses et celle de notre esprit soient du même ordre » (p. 207). En d'autres termes, si l'analyse structurale et la construction des structures permet de rejoindre le monde lui-même et non seulement la pensée qui dégage les structures inconscientes qui sont siennes, c'est parce que il y a homomorphisme entre les structures inconscientes de l'esprit et celles de l'univers.

Le texte suivant de M. Simonis nous semble à cet égard particulièrement important et éclairant :

« Si le structuralisme répudie le vécu et l'empirique pour se constituer en science, il revient constamment au concret pour avérer en même temps le rapport du code au plus concret et justifier son effort de montrer que le langage et toute la culture font signifier les choses parce que le monde et l'esprit ont les mêmes lois. On serait dans le formalisme si on n'affirmait pas cela. Le structuralisme n'est pas une "grille de lecture" structurant en elle des phénomènes qui y restent extérieurs et retournent ensuite au non-sens quand cette "grille" s'éloigne... Le structuralisme éloigne donc du concret dans une première étape, à ses débuts et pour se constituer, mais il y revient en force à sa réussite. À ce moment, il n'est plus un formalisme. Si l'esprit et les choses ont les mêmes structures et que les démarches de la conscience finiront par l'avérer, le structuralisme ne restera pas un formalisme » (p. 211). Comme le dit Lévi-Strauss, en 1960; « si un peu de structuralisme éloigne du concret, beaucoup y ramène » (cité p. 211)!

Ainsi donc, « le langage et toute la culture font signifier les choses »; non pas, commente M. Simonis, que « la chose soit elle-même signe, mais *la science qui passe par le langage ne sera jamais qu'une science de choses signifiées*, une science de signes. Le tout est d'amener les choses à signifier le plus possible *d'elles-mêmes*. Elles ne sont rien pour la science tant qu'elles ne sont pas des signes » (p. 209). Ceci posé, on peut ajouter alors que « dire les signes des choses, c'est dire tout ce que la science est capable de dire, puisqu'il n'y a de science que des signes dans le langage. *Il n'y a pas de science des choses* » (p. 209).

Que dit un pareil texte? Sinon :

a) Les choses ne sont rien pour la science tant qu'elles ne sont pas des signes car la science qui passe par le langage ne peut jamais être autre chose qu'une science de *choses signifiées*.

b) En conséquence, *dire les signes* des choses, c'est tout ce dont est capable la science, mais le tout est, précisément, « d'amener les choses à signifier le plus possible *d'elles-mêmes* »!

Si M. Simonis a bien compris la pensée de M. Lévi-Strauss, et si nous-même en avons bien exprimé l'essentiel, il semble donc que l'on ne puisse pas faire de Lévi-Strauss un *nominaliste*, pour qui les instruments de pensée que sont ici les structures ne seraient qu'un pur outil de l'esprit, sans répondant « ontologique » dans la réalité. Il apparaît plutôt que l'on soit ici devant une position qui cherche un équilibre entre 1<sup>o</sup>) celle qui prétendrait que l'on ne connaît que des signes sans référence aux choses signifiées (nominalisme, formalisme pur) et 2<sup>o</sup>) celle qui ne voit pas que les choses ne sont jamais saisies par la science que « dans des signes » et, donc, dans une *construction*

de l'esprit (réalisme « intuitionniste »). *Synthèse* : ce que saisit la science c'est bien la chose, mais la chose *signifiée*.

De plus, comme le souligne à bon droit M. Simonis, « le structuralisme ne dit pas seulement, avec d'autres, que les choses sont toujours signifiées », mais il se demande « à quoi tient ceci et comment ce mécanisme fonctionne ».

En d'autres termes : « La pensée symbolique existe, on se demande ce qui fait que ce type de pensée appréhende les choses (et s'appréhende d'ailleurs soi-même) comme des signes ». C'est alors que Lévi-Strauss attribue « la fonction symbolique à l'inconscient et se met à la recherche de ses lois » (p. 209).

Il est évident que, dans une pareille problématique, on est conduit à prétendre que « l'inconscient est la chose par excellence » (p. 209), que « l'inconscient est... responsable de la science des signes et, en ce sens, ce que la science dit, c'est d'abord lui » (p. 210).

Il ne convient pas d'entrer ici plus avant dans les implications philosophiques (comment les appeler autrement?) de la position *non nominaliste* de Lévi-Strauss. Tout ce que nous voulons tenter ici, en conclusion, se résumera comme suit : *il est théoriquement impossible* de prendre parti au sujet du sens réel de la structure en science et de sa valeur « ontologique » (si l'on considère, donc, son rapport à la réalité) sans être entraîné, *volens nolens*, à poser des *postulats d'ordre noético-métaphysique*.

En particulier : si l'on ne veut pas que la structure ne soit qu'un *instrument de pensée purement formel et prévisionnel*, donc, sans une certaine valeur *représentative* des choses elles-mêmes (dans ce qu'elles sont), on est infailliblement conduit à s'aventurer en pleine métaphysique.

La position de Lévi-Strauss nous paraît le démontrer *abondamment*. Or, il est clair que certains aspects de la pensée qui n'ont pas été exposés ici ne pourraient que confirmer notre conviction. Il suffirait de penser, par exemple, au côté moniste « matérialiste » de Lévi-Strauss dans certains de ses écrits ; lequel a suscité jusqu'ici pas mal de discussions. Mais, c'est là tout le problème du « matérialisme » de Lévi-Strauss et de ses rapports à la doctrine du matérialisme marxiste ! Comme si une prise de position initiale devait susciter un certain nombre de questions qui dépassent le terrain de l'épistémologie scientifique elle-même !

La dernière de ces questions, que nous évoquerons ici, concerne la nature même de cet Inconscient de l'Esprit humain, le tout avec des majuscules... Car, enfin, ce qui *existe*, c'est tel ou tel esprit *particulier*, tel ou tel inconscient, même si l'on peut dégager les structures de l'Inconscient en général. Or, pourquoi y a-t-il une parenté entre les esprits humains qui fait qu'on peut parler de l'Esprit humain et de son Inconscient ?

De plus, si les structures de l'inconscient sont homomorphes à celles de l'univers matériel, comment le justifie-t-on ? Et nous voilà à nouveau, devant nos vieux problèmes de l'un et du multiple, de l'existant contingent et des structures formelles auxquelles les existants (le monde, les esprits) *participent*.

Or, pencher ici vers un monisme « matérialiste », même avec des guillemets — pour prendre ses distances d'avec un matérialisme plat —, n'est-ce pas opter pour une philosophie ?

Voilà à quoi un Lévi-Strauss, comme tant d'autres, se trouve « contraint », pour avoir « opté », *initialement*, pour une certaine notion de *structure*, de *modèle* et de *réalité*, entre lesquels il a posé les relations suivantes : la structure n'est pas abstraite, mais construite, dans le sens que l'on sait, et en fonction des modèles dont on a posé les rapports d'abstraction par rapport à la réalité concrète des relations sociales.

Ceci posé, les structures ne sont pas seulement à mettre en rapport avec l'esprit, avec l'inconscient ; elles *disent* aussi les *choses du monde*. C'est, *donc*, qu'il y a homomorphisme entre les structures inconscientes de l'esprit et celles de l'univers des choses. Ce qui, une fois qu'on l'admet, entraîne à se poser toutes les questions — et bien d'autres encore — qui ont été évoquées ici. CQFD !

— On s'est référé jusqu'ici au témoignage d'un linguiste, M. Martinet, et d'un anthropologue, M. Lévi-Strauss, à travers l'exposé de son commentateur. On passait ainsi du modèle linguistique au modèle anthropologique. Il faut, pour terminer, passer au modèle plus proprement sociologique, et voir si, pour un épistémologue actuel de la sociologie, la structure est *pur instrument prévisionnel*, pur outil de manipulation de la réalité sociale, ou si elle peut nous en *dire quelque chose*.

Nous avons choisi de nous référer à un travail récent (1969) de M. Claude Rivière, intitulé : *L'objet social. Essai d'épistémologie sociologique*<sup>13</sup>. Voici l'essentiel de sa position touchant le problème qui est ici le nôtre.

1° Une première affirmation nous indiquera de suite le sens qui sera celui que choisit de suivre notre présent témoin : « inscrite dans les systèmes naturels et sociaux (comme pour Engels, la dialectique dans la nature), présente en nous comme une obligation de penser par schémas organisés, la structure trace une voie de synthèse, de rassemblement de nos concepts et peut avec moins d'ambiguïté que les mots "faits" ou "choses", exprimer cette *relation du sujet à l'objet de toute connaissance* » (p. 169).

2° « Les structures ne sont pas des archétypes mais un type de formalisation qui s'adapte à des contenus variés et rend possible la prévision scientifique » (p. 172).

3° « L'unité des objets sociaux est une unité fonctionnelle qui *correspond à un certain niveau de la réalité*. C'est ce niveau de signification que la *structure* a pour tâche d'identifier et d'isoler. Il apparaît donc que les objets scientifiques ne sont pas seulement du *donné* mais du *construit* » (p. 174).

4° « Savoir si tout est *structurable* dans la réalité sociale... est impossible à dire d'avance. Nous ignorons où et à quel niveau *l'analyse structurale aura prise*, surtout qu'elle n'est pour l'instant qu'à ses débuts (en sociologie) » (p. 177).

5° « Il est évident, tout de même, que jamais une société concrète ne se réduit à ses structures » (p. 177).

6° « Quand bien même tout serait structurable, il n'est pas dit que le sociologue ne se leurre pas un moment sur le véritable découpage à accomplir pour que les objets construits *répondent à des entités existant telles que la science les présente*. Plus on quitte le niveau descriptif pour tirer des lois et les composer dans des théories générales, plus on risque de perdre pied sur le terrain de l'objectivité » (p. 177).

13. Paris, Rivière, 1969.

7° De ce qui précède, il suit que « tout *objet social* n'est pas d'abord une entité distincte dans une réalité toute faite. Il se cherche, il se construit, il s'élabore. Ne pourrait-on pas dire que, comme la physique est une mathématisation de la nature, la sociologie est une *structuration* du social qui présente déjà un caractère de groupe. Sur les structures fournies par l'analyse s'exercent déduction et prévision » (p. 181).

8° « C'est le privilège de la structure qui peut être aussi bien qualitative que quantitative, de comporter la description d'un procédé régulier et répétable qui permet de repérer, dans la diversité mouvante des apparences sensibles des objets qui se prêtent à répétition » (p. 181).

9° Certes, « ces objets ne sont que des êtres scientifiques déterminés par un certain nombre de paramètres ou de constantes qui figurent dans les relations répétables » (p. 181-182). Mais « l'être du social » est bien, cependant, un « être objectif », puisqu'il s'affirme indépendamment de notre vouloir ; il s'impose à nous comme conclusion d'un jugement et *non comme objet de perception ou d'intuition* » (p. 182).

10° Ainsi donc, « l'esprit humain pense le réel en le structurant, c'est-à-dire en reconstituant des ensembles fonctionnels donnés dans la vie sociale » (p. 182).

11° En sociologie il serait souhaitable « que l'axiomatisation, en tant qu'appareil de clarté, intervienne, même maladroite et partielle, dès les premiers pas d'une recherche en sociologie, *non pas en vue de constituer un système clos et définitif, mais seulement à cause de sa valeur heuristique et instrumentale*. Car elle détruit les pseudo-évidences, puis prépare un champ opératoire en même temps qu'elle articule l'expérience. *On en mutilerait évidemment* le caractère si on en faisait un simple formalisme préluant à la recherche, au lieu de la prendre simplement comme le font les sciences actuellement en voie d'axiomatisation, pour une organisation unitaire de seconde position, c'est-à-dire une reconstruction du déjà connu » (p. 183).

12° En bref, notre témoin choisit ici (contre une « attitude réaliste d'identification pure et simple de l'objet au donné extérieur ») l'attitude « scientifique de reconnaissance d'un être, *en partie dépendant d'un réel extérieur à la réflexion, et en partie recherché, classé, construit, élaboré par la pensée humaine dans la science* » (p. 345).

13° Une telle prise de position, écrit lui-même M. Rivière, pourra apparaître à certains « comme purement formelle ; ce qui les pousserait à croire que nous glissons vers le *nominalisme*, ou bien que nous nous contentons de proposer une catégorie dans laquelle vient se mouler le réel social ». Mais ce serait là une erreur, car « d'une part, nous avons précisé que l'objet ne se concevait structuré, fonctionnel et potentiel, *que dans son rapport à des aspects du social* qui sont *structurables*, dont on peut découvrir les fonctions et juger, au moins *a posteriori*, de l'énergétique. D'autre part, l'adjonction du mot « social » a spécifié ce réel sur lequel se découpent les êtres scientifiques » (p. 347).

14° Ajoutons que « les objets sociaux, décrits et prédits par la sociologie voient leur existence confirmée, c'est-à-dire qu'ils acquièrent leur total statut d'*objet scientifique* au moment où les vérifient les applications techniques » (p. 359).

15° Pour finir, prenons acte de cette dernière déclaration : « Jusqu'à présent l'expérience sociale déborde de beaucoup la pratique scientifique. Et, à notre avis, il n'y a ni coïncidence, ni harmonie nécessaire entre l'objet scientifique *orienté vers la*

*vérité* et l'objet de l'*action sociale ayant pour fin l'utilité pratique* » (p. 360). C'est pourquoi « qui donc affirmera que le vrai soit toujours utile, que le succès justifie incontestablement la science de l'homme et que l'utile ne résulte jamais de fictions ou d'illusions? ».

Après avoir écouté nos trois témoins, il semble bien que l'on puisse penser que leur position est fort éloignée d'un *pur nominalisme prévisionnel*, et qu'ils représentent la portion — grande ou restreinte, nous n'avons pas ici à le dire — de scientifiques qui, à l'opposé de M. Boudon, entendent faire de la structure *autre chose* qu'un *pur modèle aveugle*, utile à la prévision et indispensable à la manipulation du réel, mais sans fonction *représentative* à son égard.

Notons que la notion de « structure » est complétée, tant par M. Rivière que par M. Martinet, par celle de « fonction » et, comme nous l'avons vu pour ce dernier, c'est elle qui doit, en linguistique, permettre de lutter contre les tentations du *formalisme*; elle aussi qui donne une échelle de valeur et qui, en conséquence, permet de mieux respecter la « réalité linguistique ».

En ce qui concerne plus spécialement le rapport signe-réel, il semble bien que la volonté des trois auteurs que nous avons pris ici comme « révélateurs » d'une position non nominaliste, non formaliste, consiste dans une volonté de dépasser le formalisme par un *retour au réel*, quelle que soit la différence des moyens préconisés ou des postulats philosophiques qui peuvent être à l'œuvre, dans leurs différentes problématiques.

Quelles que soient les différences, ne peut-on pas penser, en effet, que *tous trois*, par le fait qu'ils posent la relation, entre signe et réalité, *comme nécessaire*, nous permettent de penser aussi que la réalité est « signifiable ». Comme nous avons dit plus haut : la réalité est *pensable*, puisque la science est *possible*. Et c'est là le fait que soulignaient déjà Einstein et Louis de Broglie, quand le premier affirmait : « Ce qu'il y a d'éternellement incompréhensible dans l'univers, c'est son *intelligibilité* même » ; et que le second écrivait en toutes lettres ce qui suit : « La grande merveille dans le progrès de la Science, c'est qu'il nous est révélé une certaine *concordance* entre notre *pensée* et les *choses*, une certaine possibilité de saisir, à l'aide des ressources de notre intelligence et des règles de notre raison, les *relations profondes* existant entre les *phénomènes*... On ne s'étonne pas assez de ce fait que quelque science soit *possible* »<sup>14</sup>.

Tout comme le réel est *pensable*, il est aussi *signifiable* : il peut être signifié, il *se prête* à être signifié. Si l'on préfère, il *s'offre* à la *fonction signifiante* de l'homme. Or, tout comme on ne s'étonne pas assez, au dire si profond de Broglie, du fait que l'univers est *pensable*, ne faudrait-il pas, avec autant de raison, s'étonner que tant de scientifiques — qui usent cependant des signes, et abondamment — ne s'étonnent pas du fait que l'univers soit *signifiable* par leurs symboles formel de type logico-mathématique.

Lévi-Strauss, comme le note parfaitement bien M. Simonis, « ne dit pas

14. Pour L. de BROGLIE, cf. *Physique et Microphysique*, Paris, A. Michel, 1947, pp. 229-230. Quant à la réflexion d'Einstein, elle se trouve dans *Physik und Realität*. Sur d'autres témoignages relatifs à l'« intelligibilité » de l'univers, voir : J.-D. ROBERT, *Approche...* (ouvrage cité en note 1), pp. 66-91.



seulement avec d'autres, que les choses sont toujours *signifiées*, mais il se demande à *quoi tient ceci et comment ce mécanisme fonctionne* » (*op. cit. supra*, p. 209).

On peut ne pas souscrire à la réponse de type plus ou moins moniste de Lévi-Strauss. Il reste, par ailleurs, qu'il fait preuve de perspicacité et de profondeur quand il se pose le problème de la « fonction symbolique ».

C'est bien en cela d'ailleurs *qu'il dépasse le tout venant de tant de scientifiques*, pressés de se servir d'un instrument: le *signe*, et d'une fonction: la *fonction symbolique*, sans jamais se poser de problèmes — au moins épistémologiques — à leur égard!

Peut-être un tel refus est-il lui-même un signe de crainte à l'égard de certains problèmes épistémologiques, dont le propre est d'entraîner la réflexion jusque sur le terrain de la noétique et de la métaphysique elle-même?

À moins qu'il ne s'agisse d'un total désintérêt, tout simplement. Or, c'est alors ce désintérêt qui *étonne* légitimement, pour ne pas dire qui *détonne* chez un être intelligent et ouvert!

Qu'on nous entende bien: que la plupart des savants ne cherchent pas la solution du problème, et même qu'ils *ne posent pas* explicitement celui-ci, pourrait encore se comprendre: ils sont si envahis par les nécessités de leur technique, et le « temps d'une vie » scientifique est si bref! Mais, qu'ils *refusent qu'il y ait un problème*, c'est là, pensons-nous, l'effet, soit d'une mode terroriste qui règne dans certains milieux de recherche, soit d'une myopie congénitale ou acquise, contre laquelle il n'y a sans doute pas grand-chose à faire. Un génie politique comme le roi des Belges, Léopold II, trouvait que la musique est un « bruit qui coûte cher », sans plus! Sans doute ne faut-il pas trop en vouloir à ceux pour qui l'épistémologie et la philosophie sont des produits de même type: inutiles et coûteux, du moins en fonction du temps qu'il faudrait leur consacrer!

Quoi qu'il en soit des refus ou de la myopie de tant de scientifiques, il est clair qu'aux yeux de l'épistémologue le problème des rapports signe-réel *existe*. Le réel est *signifiable* parce qu'il peut être mis en rapport avec des signes. Or, de tels signes ne sont pas un produit naturel, mais la création même de l'esprit. Création dont *a priori*, on peut dire qu'elle n'est pas absolument sans rapport avec le réel lui-même, puisque, avant que n'entre en action la fonction symbolique ou significatrice, on est bien obligé de dire: le réel se prête à une telle fonction; il est signifiable; il a donc, *de soi*, une relation ontologique à l'esprit avant même que celui-ci ne l'exerce et ne le réalise *en acte*, par la création de ces signes.

Par ailleurs, de tels signes n'auraient jamais été créés si un contact existentiel n'avait pas été *déjà* réalisé entre l'homme qui habite le monde, avant même de *tenter* de le signifier.

Enfin, dans la création même des signes, il existe un lien entre l'esprit et le signe dont il entend se servir. Ce lien est double: un premier est conféré par la pensée — et arbitrairement — entre tel signifiant et tel signifié; un second existe entre signifiant et signifié, parce que le premier est employé pour désigner le second et qu'il tient, en quelque sorte, sa place.



Certes, tout *signe* et tout *symbole* ne désigne pas toujours une réalité, ou même l'un de ses aspects plus ou moins abstrait ou « reconstruit » fortement. Il existe, en effet, des signes qui tiennent la place d'une *opération de la raison* qui peut être de type négatif ou qui désigne, en arithmétique, ce qui n'a pas de réalité concrète, mais seulement « sur le papier » !

Il existe tant de symboles mathématiques, en physique, auxquels il ne faut pas non plus vouloir faire correspondre terme à terme une réalité, si bien que l'on peut discuter à perte de vue sur ce qui correspond, dans le réel, au symbole « *psi* », indiquant la fonction d'onde bien connue...

Tout cela, cependant, ne vient pas mettre en doute la relation — directe ou indirecte — ; *globale*, ou parfois *plus ou moins* terme à terme — entre le signe et le réel ; du moins un *certain* réel, qui peut parfois, n'être que mathématique.

Par contre, tout cela pose, avec urgence, le problème méthodologique qui guette chaque scientifique, dès là qu'il entend préciser les rapports exacts entre tel type de signe et telle réalité ; ou le problème *épistémologique* qui est du ressort du philosophe qui veut *fonder* l'emploi des signes, en fonction du réel *signifiable* et de l'esprit qui *crée* les signes.

Nous terminerons enfin ces aperçus schématiques, relatifs aux dix questions que nous avons posées, en remarquant ce qui suit : on pourra voir avec quelle insistance nous avons, *chaque fois*, saisi l'occasion qui nous était donnée de revenir au thème du problème de *l'un et du multiple*, du *nécessaire et du contingent*, au niveau noétique et métaphysique où nous ont conduit nos problèmes épistémologiques. Le thème de la *participation* a suivi comme un leitmotiv. C'est qu'en effet nous entendions bien faire deviner, par là, que si une certaine vision des « degrés d'être », telle qu'elle avait cours au temps de saint Thomas, est aujourd'hui périmée, une certaine vision de la *participation* du multiple aux nécessités formelles était bien attestée par une épistémologie qui entendait déployer explicitement ses problèmes jusqu'au niveau *nécessaire* de la noétique et de la métaphysique.

Aussi bien, si, en face d'une science fondée sur la définition *opératoire*, sur une logique *relationnelle* et sur l'emploi de la structure comme *modèle*, il est peu seyant de se poser les problèmes de la relation entre le genre, l'espèce, la différence spécifique, d'une part, et les existants singuliers, d'autre part, il est, *de toute urgence*, de se poser un problème des *universaux d'un type neuf*, afin d'échapper à un *nominalisme* dominateur et, aux dires de beaucoup, triomphant, aujourd'hui, dans le monde scientifique et au-delà<sup>15</sup>.

#### APPENDICE

Le présent article était terminé dès le commencement de 1970. Aussi bien n'avons-nous pu nous référer à des travaux importants parus après cette date. C'est là

15. Des pages précédentes, il apparaîtra, aux yeux du philosophe, que l'idée de *participation* n'est sans doute pas si « démodée » que d'aucuns le prétendent. Il serait même possible de la « ré-exploiter » intelligemment dans une reprise contemporaine du « ressort » (toujours valable, à nos yeux) de certaines « voies » thomistes vers Dieu. C'est d'ailleurs ce que nous nous sommes efforcé de réaliser dans notre ouvrage : *Approche contemporaine d'une affirmation de Dieu. Essai sur le fondement ultime de l'acte scientifique*, Préface de Dominique Dubarle, Paris, Desclée, 1962.

raison pour laquelle nous indiquons ici quelques textes très révélateurs du caractère parfois si indirect de « correspondances » ou de « références » des concepts ou des modèles à la « réalité ».

1. Dans une collaboration à un bel ouvrage collectif (*Recherche interdisciplinaire et théologie*, Paris, Cerf, 1970), et intitulée : *La démarche interdisciplinaire et le dialogue Église-Monde* (pp. 47-64), Jean Ladrière écrit par exemple ceci à propos de la physique quantique : « Au niveau de la connaissance élaborée, nous ne trouvons donc plus des images de la réalité, mais des constructions imaginaires, dont nous espérons qu'elles ont un certain rapport avec ce que nous appelons réalité, c'est-à-dire, en définitive, avec ce que nous touchons dans la perception. Ce rapport est de plus en plus lointain, et il est lui-même de nature théorique, en ce sens qu'il met en jeu d'autres constructions théoriques... En bref, une théorie se présente comme une boîte de résonance, non comme un tableau de la réalité. La diversification méthodologique n'est alors rien d'autre que la multiplication de ces boîtes de résonance. Car une méthode, c'est tout simplement un procédé de construction d'une boîte de ce genre. Certes, nous constatons que certaines boîtes conviennent mieux que d'autres pour tel ou tel type d'investigation. Mais il n'y a pas de rapport simple et direct entre objets et méthodes ».

2. Dans un excellent numéro de la revue *Économies et Sociétés*, consacré à : *Structures mathématiques et structures du réel en sciences humaines. Repères fondamentaux*, nous trouvons un remarquable article, encore de Jean Ladrière, et intitulé : *L'applicabilité des mathématiques aux sciences sociales*. Transcrivons le texte important que voici : « En réalité, ce qu'on vise, à travers la mathématisation, c'est, très évidemment, une meilleure appréhension du réel, et cela en un double sens : il s'agit à la fois d'obtenir une compréhension plus profonde et de disposer d'un guide plus efficace pour l'action. Le but poursuivi n'est donc pas de fournir une explication de l'interprétation naturelle, à laquelle il faudrait toujours revenir comme à une instance ultime de signification et de jugement, mais de proposer franchement une interprétation qui s'y substitue et qui offre plus de garanties de vérité et d'efficacité (par rapport aux buts que l'on se propose). La vertu du modèle, c'est qu'il permet précisément d'obtenir des résultats qui ne sont pas du tout précontenus dans l'interprétation naturelle, ni même dans la réinterprétation préalable. De tels résultats peuvent nous apprendre quelque chose de véritablement nouveau sur la réalité. Or, c'est précisément par le biais du développement mathématique que le modèle procure cette vision inédite ».

3. Nous renvoyons, pour finir, à des textes, relatifs à la « référence » indirecte au « réel » et à la « valeur de vérité » des modèles, parus dans l'*Encyclopaedia Universalis*, 1972, vol. 14 : 1). E. Schatzman : *Le statut de la science*, pp. 753-754 (lire p. 753, sur la possibilité de « représentation » de la réalité). 2). J. Ladrière, *Science et discours rationnel*, pp. 754-758 ; et : *Représentation et connaissance*, pp. 88-89 (lire surtout p. 88 : « Mise en question de l'idée de représentation » et « La phénoménologie » — textes à comparer avec celui de E. Schatzman).